

Navigue dans l'histoire du Canada

HISTOIRE
CANADA JEUNESSE

N° SPÉCIAL 2018

KAYAK

96 L'96



L'HISTOIRE DES NOIRS

AU CANADA



**LE TRAVAIL
DANS LES TRAINS**



**UN BON REPAS
ET DE L'AMITIÉ**

RÉCOMPENSEZ UN PROFESSEUR D'HISTOIRE QUI LE MÉRITE BIEN!

PROPOSEZ SA CANDIDATURE AU PRIX
D'HISTOIRE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL
POUR L'EXCELLENCE EN ENSEIGNEMENT.

LES GAGNANTS RECEVRONT UNE MÉDAILLE ET UNE BOURSE DE 2500\$,
EN PLUS D'UN VOYAGE POUR DEUX À OTTAWA AFIN D'ASSISTER
AUX CÉRÉMONIES DE REMISE DES PRIX À RIDEAU HALL. L'ÉCOLE DE
L'ENSEIGNANT RECEVRA ÉGALEMENT UN PRIX DE 1000\$ EN ARGENT.



**N'ATTENDEZ PAS! PROPOSEZ VOS CANDIDATURES DÈS
AUJOURD'HUI À HISTOIRECANADA.CA/PRIX/NOMINATE.**

TABLE DES MATIÈRES

EN COUVERTURE

Des nouveaux venus au Canada

Explorateurs, prisonniers,
Loyalistes et autres

6

Esclavage et liberté

Du bon et du moins bon
dans le passé du Canada

12

Bon repas, bon emploi

La gentillesse au menu du
Harlem Chicken Inn

26

Les hommes du chemin de fer

Plus de justice pour les porteurs noirs

30



Psst! Ces symboles signifient
« Kayak » en inuktitut.



Illustration : Michelle Simpson

Et aussi...

- 22 La petite histoire
- 24 Notre histoire
- 36 À chacun son histoire

MOT-DE-LA-RÉDACTRICE-EN-CHEF



On trouve des Noirs depuis le 17^e siècle dans ce qui est aujourd'hui le Canada. Jusqu'au début du 19^e siècle, des centaines d'entre eux ont été forcés de venir ici après avoir été réduits en esclavage. Une fois l'esclavage aboli au pays, en 1834, des milliers de personnes d'origine africaine

venues des États-Unis, des Antilles et d'Afrique ont choisi elles aussi le Canada pour différentes raisons.

Pendant 400 ans, les hommes et les femmes de race noire ont apporté leur contribution dans tous les secteurs de la société. Ils se sont battus contre la discrimination raciale, pour que les gens

comme eux soient traités avec justice et égalité, ce qui a profité à tous les citoyens.

Dans cette édition du *Kayak*, nous te faisons connaître quelques-unes de leurs nombreuses contributions à la société canadienne. La *Décennie internationale des personnes d'ascendance africaine* proclamée par les Nations Unies (de 2015 à 2024) nous encourage à « promouvoir une meilleure connaissance et un plus grand respect de la diversité du patrimoine, de la culture et de la contribution au développement des sociétés des personnes d'ascendance africaine ».

C'est le but de ce numéro de *Kayak*. **natasha**

Bienvenue à Natasha Henry, notre rédactrice invitée pour ce numéro! Natasha est une spécialiste de l'histoire des Noirs au Canada et elle aide ses étudiants à s'informer sur ce sujet.

nancy



COMMANDITAIRES

Financé par le
gouvernement
du Canada

Funded by the
Government
of Canada

Canada



LA BAIE D'HUDSON
CORPORATION OF MONTREAL

D'HIER À DEMAIN

2018

LE 225^E ANNIVERSAIRE
DE LA LOI VISANT
À RESTREINDRE
L'ESCLAVAGE ADOPTÉE
DANS LE HAUT-CANADA
EN 1793. CETTE LOI VISAIT
À ABOLIR GRADUELLEMENT
L'ESCLAVAGE DANS
L'ONTARIO D'AUTREFOIS.

En 2016, environ
3 Canadiens sur 100,
soit à peu près 946 000
personnes, s'identifiaient
comme Noirs.



Daurene Lewis a été
en 1984 la première
femme noire élue à
la mairie d'une ville
d'Amérique du Nord,
Annapolis Royal (N.-É.).

7 LE NOMBRE DE FRÈRES DE LA
FAMILLE CARTY DE SAINT JOHN
(N.-B.) QUI ONT PARTICIPÉ À LA
SECONDE GUERRE MONDIALE, CINQ DANS
L'AVIATION ET DEUX DANS L'ARMÉE DE
TERRE. ILS ONT TOUS SURVÉCU.

LE NÉO-ÉCOSSAIS
WILLIAM HALL A ÉTÉ LE
PREMIER MARIN CANADIEN ET
LE PREMIER NOIR À RECEVOIR
LA CROIX DE VICTORIA POUR
SA BRAVOURE, EN 1859.



Race Une idée préconçue utilisée pour regrouper les gens en fonction de l'origine de leurs ancêtres et d'autres éléments comme la couleur de la peau, la chevelure et les traits du visage.

RACISME LA CROYANCE SELON LAQUELLE LES GENS DES AUTRES RACES SONT INFÉRIEURS, ET LE FAIT DE LES TRAITER INJUSTEMENT POUR CETTE RAISON.

Richard Pierpoint a combattu pour la Grande-Bretagne pendant la Révolution américaine. En 1780, il s'est installé dans la région du Niagara avec les premiers colons loyalistes de l'endroit. C'est lui qui a suggéré à l'armée britannique de fonder le **Corps d'hommes de couleur**, la première unité militaire composée entièrement d'hommes de race noire. Il en a fait partie lui-même avec d'autres Loyalistes noirs. Ce corps d'armée s'est battu vaillamment pendant la **Guerre de 1812**.



1500

LA POPULATION DE BIRCHTOWN (N.-É.) EN 1784, CE QUI EN FAISAIT LA PLUS GRANDE VILLE HABITÉE PAR DES NOIRS EN DEHORS DE L'AFRIQUE.



L'expression anglaise « the Real McCoy », qui désigne le meilleur objet dans son genre, fait référence à une invention de Elijah McCoy pour les moteurs. On lui doit une cinquantaine d'inventions, dont le tourniquet d'arrosage pour les pelouses.

DISCRIMINATION

LE FAIT DE TRAITER INJUSTEMENT CERTAINES PERSONNES À CAUSE DE LEUR ÂGE, DE LA COULEUR DE LEUR PEAU, DE LEUR RELIGION OU DE LEUR GENRE.

L'ARRIVÉE AU CANADA

Des Noirs vivent au Canada depuis plus de 400 ans. La première personne d'origine africaine à s'installer ici était probablement un homme libre appelé **Mathieu da Costa**. Il est venu comme interprète avec l'expédition française de 1608 qui a mené à la fondation de la Nouvelle-France et de la ville de Québec. Da Costa parlait le français, le hollandais, le portugais et différentes langues autochtones. Depuis, des Noirs de nombreux endroits différents sont venus s'installer au Canada.

LES ÉTATS-UNIS BIRCHTOWN (N.-É.)

Après la fin de la révolution américaine, en 1783, beaucoup de gens voulaient continuer à faire partie de la Grande-Bretagne. On les a appelés « Loyalistes ». Ils ont fui les États-Unis et se sont installés au Canada. Environ 3 000 Loyalistes noirs, dont certains étaient déjà libres alors que d'autres avaient été libérés par les Britanniques en échange de leurs services comme militaires, se sont aussi fait promettre des terres dans leur nouveau pays. Mais celles qu'ils ont reçues – souvent après une attente de plusieurs années – étaient plus pauvres et plus petites que celles des Loyalistes blancs. Beaucoup de ces Loyalistes noirs se sont établis à Birchtown, près de Shelburne (N.-É.). Comme ils avaient du mal à gagner leur vie à cause de la discrimination raciale, 1 200 d'entre eux sont partis en 1792 pour la Sierra Leone, en Afrique, mais certains descendants des premières familles noires de la région y sont restés.

En 1890, le Néo-Écossais **George Dixon** a été le premier Noir à devenir champion du monde en boxe.



SAINT JOHN (N.-B.)

De nombreux Loyalistes noirs ont tenté de s'établir à Saint John, mais une loi leur interdisait de vivre dans la ville elle-même (sauf s'ils étaient des serviteurs). Ils se sont donc installés dans les environs, par exemple à Elm Hill et Loch Lomond. Ils n'avaient pas le droit non plus de vendre des objets, d'attraper du poisson dans le port ou d'exercer un métier.

La célèbre chanteuse d'opéra Measha Brueggergosman, de Fredericton (N.-B.), est une descendante de Loyalistes noirs arrivés en 1783.

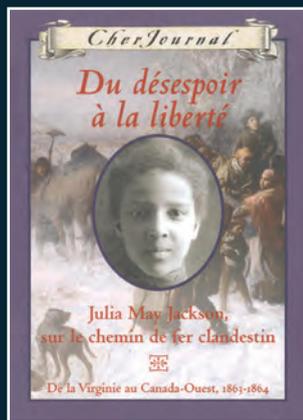


Jane Cooper-Wilson est une descendante des premiers colons d'Oro. Elle a joué un rôle important dans les efforts pour restaurer l'église méthodiste épiscopale africaine d'Oro. Ce bâtiment construit par des colons noirs en 1849 est inscrit comme lieu historique national.

L'ONTARIO

La plupart des Noirs se sont établis entre London et Windsor, mais l'établissement Oro se trouvait près de la ville actuelle de Collingwood. Des Noirs à la recherche de liberté et d'autres qui avaient combattu pendant la Guerre de 1812 se sont fait offrir des terres dans cette région. Mais la terre n'était pas très fertile, et la colonie n'a jamais compté plus d'une centaine de personnes. Quelques descendants des premiers colons vivent encore dans la région. L'établissement Wilberforce, juste au nord de London, a été fondé par des Noirs venus de Cincinnati, en Ohio, avec l'aide des Quakers, un groupe religieux qui croyait à la paix et à l'égalité. Les colons ont acheté 800 acres de terres en 1830 et ont bientôt amené plus de 30 familles dans la région. Mais cinq ans plus tard, la plupart des gens avaient quitté la colonie, nommée en l'honneur du Britannique William

Wilberforce, qui militait pour l'abolition de l'esclavage. La communauté la plus connue est celle de Buxton, près de Chatham. Aussi appelée « établissement Elgin », elle a été fondée à la fin des années 1840 et comptait au moins 2 000 personnes dès les années 1860. Son école exceptionnelle était ouverte à tous, et pas seulement aux enfants noirs. Les gens de Buxton y géraient aussi des hôtels, des magasins, une briqueterie, un moulin et des fermes. Parmi les Blancs, beaucoup de gens détestaient cet établissement, mais beaucoup d'autres le soutenaient, et il fait partie des colonies d'anciens esclaves qui ont eu le plus de succès en Amérique du Nord. L'établissement Dawn de Josiah Henson, près de Dresden, comptait pour sa part une des premières écoles de formation au Canada, le British American Institute, où les élèves pouvaient apprendre différents métiers.

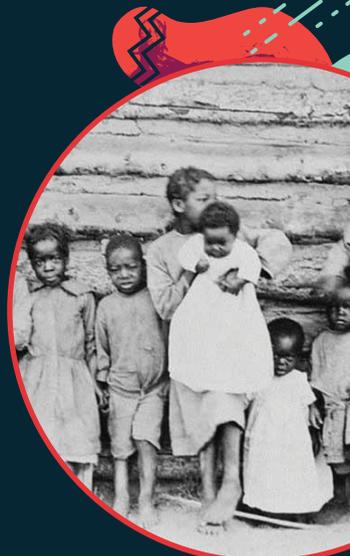


Tu peux lire l'histoire de Julia May et de l'évasion de sa famille de l'esclavage aux États-Unis à Owen Sound, en Ontario, dans le livre *Du désespoir à la liberté*.

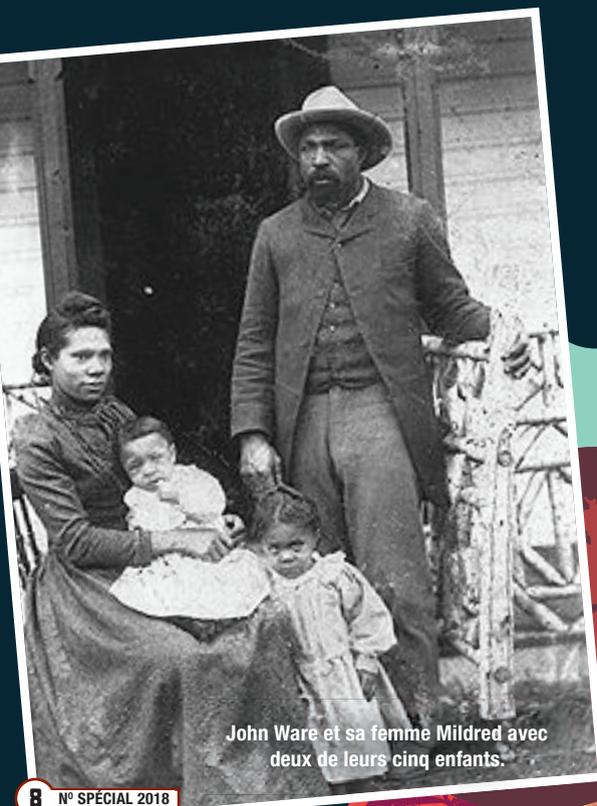
LES PRAIRIES

Après la fin de la guerre civile aux États-Unis, en 1865, de nombreux Noirs américains sont partis vers l'ouest, où ils pouvaient posséder des terres dans un territoire qui était considéré comme vide, même si des Autochtones y vivaient déjà. La situation a changé quand l'État de l'Oklahoma a été fondé et a commencé à retirer certains droits aux Noirs, y compris le droit de vote. Environ 1 500 Noirs se sont donc rendus en Alberta et en Saskatchewan entre 1909 et 1911. Les douaniers tentaient souvent de les empêcher d'entrer en les forçant à subir des examens physiques et en leur demandant s'ils avaient assez d'argent pour subvenir à leurs besoins.

En 1911, le gouvernement fédéral a adopté un décret du conseil qui devait empêcher les Noirs américains d'entrer au Canada pendant un an. Même si ce règlement n'est jamais devenu une loi officielle, il montre bien ce que notre pays pensait des immigrants noirs. Les Canadiens refusaient souvent de donner du travail aux nouveaux venus ou de laisser leurs enfants fréquenter les mêmes écoles que les leurs. Le gouvernement canadien a même embauché des gens pour faire des discours sur le froid et les conditions difficiles dans les Prairies, dans l'espoir de décourager les Noirs américains de l'Oklahoma de venir s'y établir. Certains des plus gros établissements noirs étaient situés près de Maidstone (Sask.) et Amber Valley (Alb.).



Des enfants de l'établissement de Amber Valley en Alberta, vers 1911.

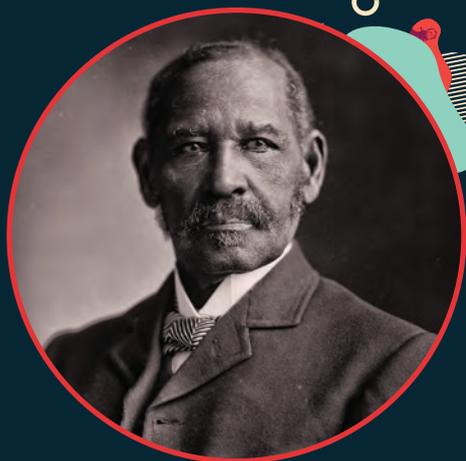
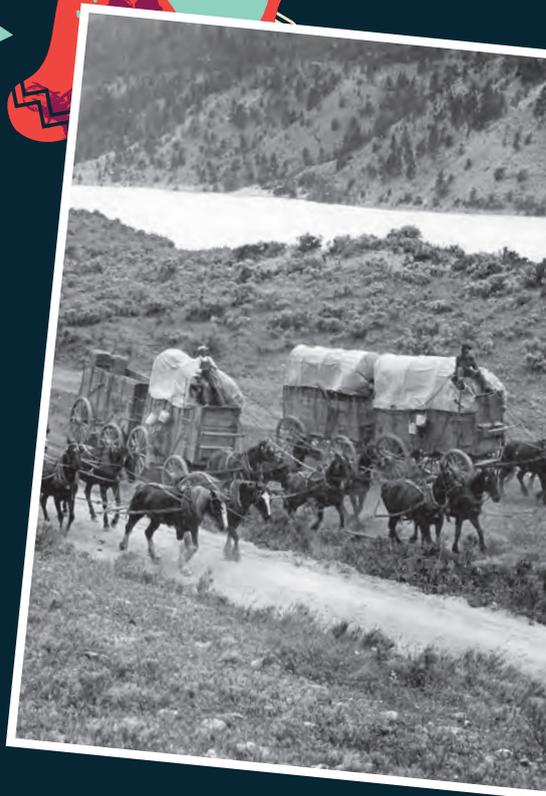


John Ware et sa femme Mildred avec deux de leurs cinq enfants.

Né esclave en Caroline du Sud, **John Ware** est parti pour l'Alberta en 1882 après avoir été libéré. C'était un cow-boy bien connu et apprécié pour son intelligence, son courage et son aisance à cheval. On disait à l'époque qu'il n'y avait dans les Prairies aucun cheval que John ne pouvait monter.

VICTORIA

En avril 1858, un groupe de 35 Noirs américains est arrivé en bateau à Victoria (C.-B.) avec des centaines de Blancs qui s'en allaient participer à la ruée vers l'or sur le fleuve Fraser. Mais ces voyageurs noirs cherchaient un autre type de trésor : un endroit où ils pourraient vivre libres et posséder des terres. Environ 800 autres Noirs américains se sont rendus à Victoria pendant les années qui ont suivi. Certains sont ensuite partis vers Nanaimo ou d'autres communautés de l'île de Vancouver, et d'autres se sont installés dans l'île Salt Spring. Les nouveaux venus ont ouvert des magasins et des restaurants, ou travaillé par exemple comme tailleurs, barbiers ou enseignants.



Mifflin Gibbs était un des chefs de file du groupe arrivé à Victoria. Il a aussi été la première personne noire élue à un poste officiel en Colombie-Britannique. Il a été conseiller municipal à Victoria et a participé aux discussions qui ont mené à l'entrée de la province dans la Confédération.

La Victoria Pioneer Rifles Company, qu'on appelait aussi le « Corps des Africains », a été créée en 1860. Les 45 Noirs qui la composaient s'étaient portés volontaires pour aider à défendre la ville contre l'invasion américaine et les attaques des Autochtones. En 1865, cette troupe a été dissoute à cause de la discrimination raciale que ses membres subissaient en voulant défendre leur communauté.



L'AFRIQUE

À l'arrivée des premiers colons européens, ce qui allait devenir le Canada ne comptait pas beaucoup d'habitants noirs. La plupart étaient des gens réduits en esclavage, amenés de force d'Afrique. Grâce aux changements apportés aux lois canadiennes, beaucoup d'autres Africains sont arrivés au Canada après 1962. La plupart sont venus comme immigrants, parce qu'ils avaient choisi d'étudier ou de travailler ici, mais d'autres étaient des réfugiés qui cherchaient à échapper à la guerre ou à la violence de leur gouvernement. Au fil des années, des Africains d'à peu près tous les pays du continent se sont ainsi établis au Canada, d'abord en provenance du Nigeria, du Ghana, de l'Ouganda, du Kenya et de la Tanzanie, et plus récemment de la Somalie et de l'Éthiopie. Et le Québec a accueilli plus de 75 000 Africains du Mali, de la Côte d'Ivoire, du Sénégal et d'autres pays francophones.

LES ANTILLES LES MARRONS

Ces Noirs courageux avaient été réduits en esclavage et amenés en Jamaïque au 17^e siècle. Ils ont échappé aux Espagnols et fondé une communauté dans les montagnes, où ils ont vécu pendant 100 ans en repoussant toutes les tentatives pour les capturer. Une femme du nom de Nanny les a aidés à planifier des attaques-surprises et à conserver leurs coutumes africaines. En 1796, les Britanniques, qui étaient désormais les maîtres de l'île, ont fini par les faire sortir de leur communauté par la ruse et ont envoyé environ 600 d'entre eux en Nouvelle-Écosse. Le gouverneur les a accueillis avec plaisir, et ils ont travaillé à construire la citadelle d'Halifax, qui existe toujours. Au début, leurs salaires et leurs maisons étaient payés par le gouvernement jamaïcain, mais les fonds ont commencé à manquer et les Blancs se sont mis à protester, en disant que les Marrons étaient mieux traités qu'eux. Fatigués du climat froid, la plupart des Marrons sont partis pour la Sierra Leone vers 1800, mais il en est resté un certain nombre dans les communautés noires de Nouvelle-Écosse.



Des femmes travaillant comme domestiques au Canada grâce au *Programme canadien de recrutement de domestiques antillaises* célèbrent, en 1959, leur premier anniversaire au pays avec le maire de Toronto, Nathan Philips, et sa femme Esther.

Dans les années 1950, le gouvernement a encouragé les femmes des Antilles à s'installer ici, d'abord en travaillant comme domestiques pendant un an chez des Canadiens. Elles pouvaient ensuite aller à l'école au Canada, et beaucoup d'entre elles ont fait venir leur famille. Entre 1962 et les années 1980, plus de 370 000 habitants des pays des Antilles comme la Jamaïque, la Barbade et Trinité-et-Tobago sont venus au Canada. Il y a maintenant dans notre pays plus de Noirs de cette région que de partout ailleurs.

NOUVELLES LOIS, NOUVEAUX VISAGES

Pendant des décennies, les lois canadiennes ont permis de refuser à des gens l'entrée au pays à cause de leur race, de leur religion ou d'autres éléments que les agents d'immigration n'aimaient pas. En 1954, un groupe de Noirs a fait des pressions pour rendre les lois d'immigration plus justes, et en 1962, le gouvernement canadien a finalement accepté de le faire. Les gens qui voulaient s'installer au Canada seraient désormais jugés uniquement en fonction de leurs compétences, de leurs études, et de leur capacité de parler le français ou l'anglais. À partir de là, beaucoup plus de gens venus de pays où tout le monde n'était pas blanc ont pu s'établir ici.

Lincoln Alexander a été la première personne de race noire à devenir ministre dans le gouvernement canadien, en 1979. Il a aussi été le premier Canadien noir à devenir lieutenant-gouverneur, en 1985, en Ontario. Sa mère venait de la Jamaïque et son père, de l'île de Saint-Vincent.



Jean Augustine, originaire de la Grenade, a immigré au Canada en 1960 dans le cadre du programme de recrutement de domestiques antillaises. En 1993, elle est devenue la première Canadienne noire à siéger au Parlement fédéral et, en 2002, elle a été la première femme noire nommée ministre du Cabinet.

Environ 140 000 Noirs originaires d'Haïti, un pays francophone des Antilles, vivent aujourd'hui au Canada, la plupart au Québec. Les premiers sont arrivés dans les années 1960, et beaucoup se sont établis dans un quartier de Montréal appelé « Petite-Bourgogne ». L'ancienne gouverneure générale du Canada, **Michaëlle Jean**, est née en Haïti.





ESCLAVAGE

et liberté

Texte : Natasha Henry

Avant que le Canada devienne une terre d'espoir pour les Noirs, beaucoup d'entre eux y vivaient comme esclaves des colons français et britanniques.

On estime que plus de 4 000 Noirs – des hommes, des femmes et des enfants – ont été gardés en esclavage au Québec, en Ontario, en Nouvelle-Écosse et dans les provinces atlantiques entre 1628 et 1834. Ces gens étaient la propriété personnelle de leurs maîtres. La loi ne les considérait pas comme des personnes, et ne leur accordait pas de droits ni de libertés. Comme dans d'autres parties du monde, les colons venus d'Europe voulaient avoir des Noirs comme esclaves. Pour eux, c'était de la main-d'œuvre gratuite dont ils pouvaient se servir plutôt que de payer des travailleurs européens.

QU'EST-CE QU'UN ESCLAVE ?

Un esclave, c'est une personne qui appartient à quelqu'un d'autre. Il peut être acheté ou vendu, et doit travailler sans se faire payer.

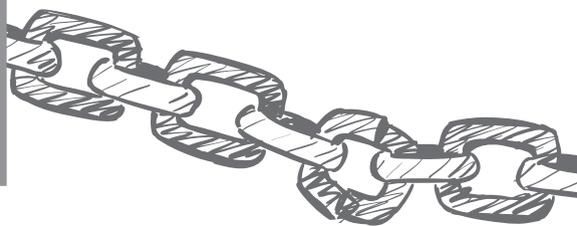
UN TERRIBLE COMMERCE

Des millions d'hommes, de femmes et d'enfants noirs de différents peuples d'Afrique de l'Ouest ont été kidnappés et vendus comme esclaves. Ils étaient échangés contre des produits européens comme des fusils, de l'alcool et des articles en fer. Les Africains capturés étaient envoyés de l'autre côté de l'océan Atlantique par des commerçants européens, et ils étaient ensuite revendus dans les Antilles, en Amérique du Sud ou en Amérique du Nord, où ils étaient forcés de travailler gratuitement.

En Nouvelle-France et dans les colonies anglaises, des Blancs de toutes les classes sociales possédaient des esclaves noirs – membres du gouvernement, communautés religieuses, anciens soldats, meuniers, prêtres, commerçants de fourrures, marchands ou hôteliers. Ces gens trouvaient cela normal. Ils achetaient et vendaient des Noirs, ils les faisaient travailler et ils les léguaient à leurs descendants par testament.

COMMENT L'ESCLAVAGE A-T-IL ÉTÉ POSSIBLE ?

En 1709, le gouvernement de la Nouvelle-France a autorisé les colons à acheter des esclaves autochtones et africains. Et en 1790, le gouvernement de la Grande-Bretagne a permis aux colons qui allaient s'installer dans différentes colonies britanniques, dont le Canada, d'amener leurs esclaves noirs. Aucune loi ne rendait l'esclavage légal, mais les tribunaux et les gouvernements ont permis qu'il survive en faisant respecter des contrats qui prévoyaient l'achat et la vente d'esclaves.



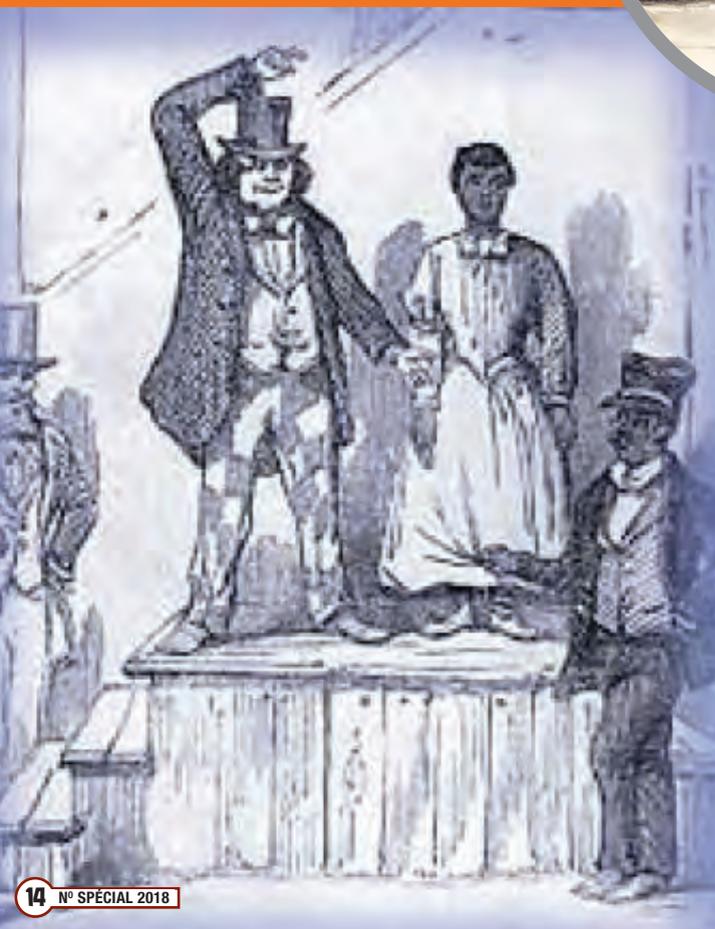
OLIVIER LE JEUNE

Le premier esclave africain connu au Canada était un garçon de six ans qui a appartenu d'abord à sir David Kirke. Il a été vendu plusieurs fois, la dernière fois au père Paul Le Jeune, un prêtre catholique qui l'a baptisé du nom d'Olivier Le Jeune. Le père Le Jeune lui a déjà dit « tous les hommes sont uns, unis dans le christianisme ». Olivier, à dix ans, lui a répondu : « Vous dites que le baptême fera de moi une personne comme vous. Mais je suis noir et vous êtes blanc, alors je devrai me faire arracher la peau pour être comme vous. » Il est mort le 10 mai 1654. Dans le registre des sépultures, Olivier est inscrit comme domestique, un terme souvent utilisé pour décrire les gens réduits en esclavage.



Les esclaves défrichaient la terre, coupaient du bois et construisaient des maisons. Ils labouraient les champs, élevaient le bétail, et s'occupaient des plantations et des récoltes. Certains hommes travaillaient comme commerçants de fourrures, mineurs, marins, chasseurs, pêcheurs ou débardeurs. D'autres étaient formés pour devenir cordonniers, menuisiers, fabricants de voiles ou maçons. Les femmes, elles, s'occupaient du lavage, cousaient des vêtements, et fabriquaient des chandelles et du savon. Dans les maisons des Blancs, des esclaves noirs faisaient le ménage et la cuisine, s'occupaient des jardins, et prenaient soin des maîtres et de leurs enfants. D'autres travaillaient de longues heures dans les entreprises de leurs maîtres. Cela, sans aucun salaire, souvent dans de mauvaises conditions.

Il arrivait que ces hommes et ces femmes réduits en esclavage résistent à ces conditions de vie. Ils quittaient parfois leurs maîtres, mais ils devaient souvent y retourner après quelque temps. À l'époque où l'esclavage était encore légal au Canada, certains se sont enfuis vers le sud, dans l'espoir de trouver la liberté dans les États du nord des États-Unis, où l'esclavage était limité ou même interdit par la loi.



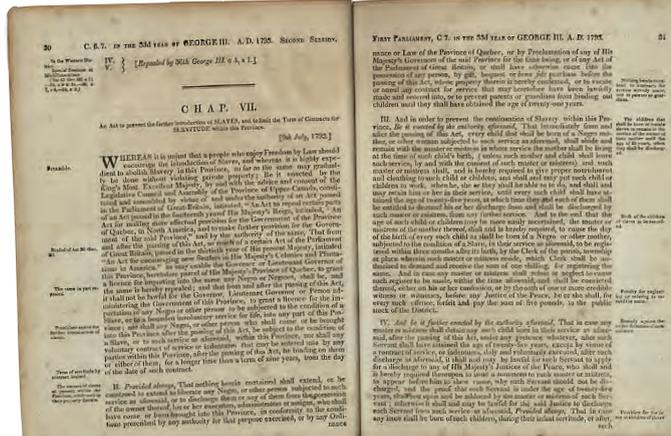
CHLOE COOLEY VA TOUT CHANGER

Chloe Cooley était une esclave noire dans le sud-ouest de l'Ontario. Le 14 mars 1793, elle a été attachée et vendue à un nouveau propriétaire américain. Elle s'est mise à hurler et à se débattre, ce qui a attiré l'attention de quelques témoins, dont l'ancien soldat Peter Martin, un homme noir libre. Lui et un autre homme ont raconté ce qui s'était passé au lieutenant-gouverneur du Haut-Canada.

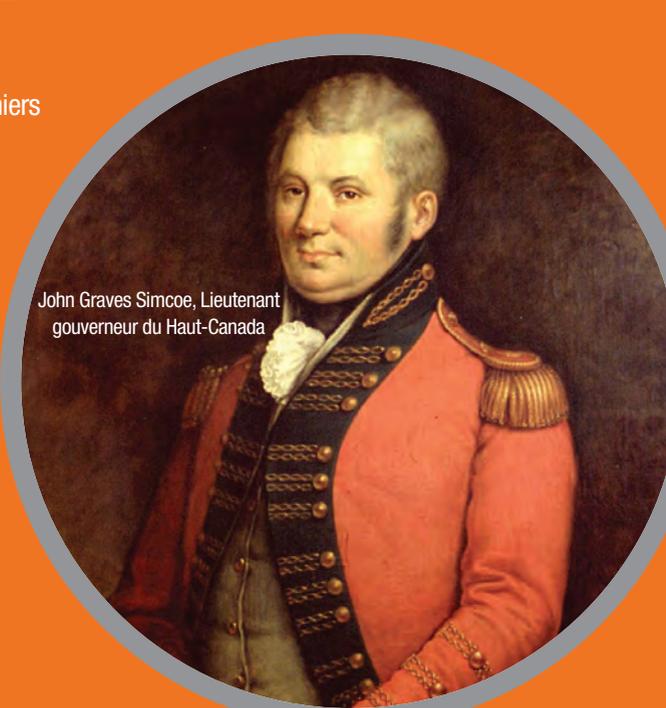
John Graves Simcoe, le premier lieutenant-gouverneur du Haut-Canada (l'Ontario), croyait que l'esclavage devait être aboli. En 1793, quand il a appris l'histoire de Chloe Cooley, il a décidé qu'il était temps de présenter une loi pour y mettre fin. Mais comme plus de la moitié des hommes politiques du Haut-Canada possédaient des esclaves noirs ou venaient de familles qui en possédaient, il savait qu'il ne pourrait pas se débarrasser complètement de l'esclavage. La Loi visant à restreindre l'esclavage dans le Haut-Canada, adoptée en 1793, était donc un compromis.

La nouvelle loi n'a pas permis de libérer immédiatement les Noirs déjà réduits en esclavage, mais il était désormais illégal d'amener de nouveaux esclaves dans la province, et tous les Noirs qui arrivaient au Haut-Canada étaient libres. Il était toutefois permis de continuer à faire

le commerce des esclaves à l'intérieur de la province et de les vendre à l'extérieur. Les gens qui étaient déjà des esclaves à l'époque le sont donc demeurés, sauf si leurs propriétaires leur ont donné leur liberté. Et les enfants nés en esclavage après 1793 sont restés esclaves jusqu'à leurs 25 ans. Mais leurs enfants allaient naître libres. Les propriétaires devaient aussi fournir des vêtements et de la nourriture aux gens qu'ils avaient libérés.



Cette loi a fait du Haut-Canada un des premiers territoires britanniques à limiter le nombre de Noirs gardés en esclavage. Quand l'esclavage a disparu graduellement dans la plupart des autres colonies, au début du 19^e siècle, le Canada est devenu une destination de choix pour les Américains noirs qui cherchaient la liberté. Puis, en 1833, le gouvernement britannique a adopté une loi qui a mis fin à l'esclavage dans toutes les colonies britanniques. À l'entrée en vigueur de cette loi, le 1^{er} août 1834, plusieurs millions d'esclaves africains des colonies britanniques (dont un petit nombre au Canada) sont devenus libres. L'idée du Canada comme terre promise était née.



John Graves Simcoe, Lieutenant gouverneur du Haut-Canada



LE CHEMIN DE FER CLANDESTIN

Le chemin de fer clandestin était un réseau secret de Noirs et de Blancs qui étaient contre l'esclavage. Ils aidaient les esclaves qui fuyaient vers le Canada pour y trouver la liberté et leur offraient des endroits sûrs où s'arrêter en route. La plupart arrivaient à Windsor ou Chatham, dans le sud-est de l'Ontario. D'autres, plus au nord, près d'Owen Sound, ou au Québec, en Nouvelle-Écosse ou au Nouveau-Brunswick.



Au début des années 1860, environ 40 000 Noirs vivaient au Canada. Beaucoup y étaient arrivés seuls, mais beaucoup d'autres avaient reçu l'aide des gens du chemin de fer clandestin. Grâce à ces gens, le Canada a été le théâtre du plus grand mouvement de libération de l'histoire.

ALBERT JACKSON

La mère de Jackson, née esclave dans le Delaware, a fui avec l'aide du chemin de fer clandestin et s'est établie à Toronto. En 1882, Albert est devenu le premier facteur noir à Toronto, un emploi qu'il a occupé pendant 36 ans.



ENFIN LIBRES !

Les activités du Jour de l'émancipation, à Windsor, attirent des gens de tout l'Ontario et des États-Unis. Cette parade a eu lieu le 3 août 1954.

À partir de 1834, les membres de la communauté afro-canadienne, avec l'aide de Blancs et d'Autochtones, ont commencé à se réunir chaque année dans différents endroits du Canada pour fêter la fin de l'esclavage dans toutes les colonies britanniques : défilés dans les rues, services religieux, discours, piques-niques et danses. Le Jour de l'émancipation est encore célébré aujourd'hui. (Le mot « émancipation » signifie « libération ».)

En 2018, la ville d'Owen Sound célébrera le Jour de l'émancipation pour la 156^e année consécutive. Autrefois, les festivités réunissaient d'anciens esclaves établis dans cette ville. Aujourd'hui, différentes activités – musique, arts, conférences, littérature et autres – sont organisées pendant une fin de semaine sur les thèmes de l'histoire, de la famille, de la culture et de la communauté. Le monument consacré à l'histoire des Noirs, dédié aux premiers colons noirs d'Owen Sound, a été dévoilé en 2004. Il est situé dans le parc Harrison, où se tiennent les activités du Jour de l'émancipation.





NOIRS COMMERÇANTS

Les Noirs – surtout les hommes – ont participé en grand nombre au commerce des fourrures qui s'est déroulé aux 18^e et 19^e siècles en Amérique du Nord. Leurs histoires sont peu connues, mais de nombreux contes et journaux personnels de l'époque parlent d'hommes noirs (souvent avec des termes racistes que nous n'acceptons plus) qui travaillaient aux côtés des Métis, des Autochtones et des Blancs. Nous ne savons pas grand-chose de ces commerçants de fourrures, peut-être parce que beaucoup étaient encore des esclaves. Dans les quelques écrits qui nous sont

parvenus de cette époque, les Noirs étaient souvent appelés « serviteurs », ce qui pouvait vouloir dire aussi qu'ils étaient gardés en esclavage. Bien sûr, la Compagnie du Nord-Ouest et la Compagnie de la Baie d'Hudson étaient plutôt ouvertes d'esprit pour l'époque. Elles cherchaient des gens capables de supporter le climat difficile et de travailler fort, et la couleur de leur peau n'avait pas vraiment d'importance. Il y a de très nombreux commerçants de fourrures noirs dont nous ne saurons jamais rien, mais en voici quelques-uns dont l'histoire s'est rendue jusqu'à nous.

JOSEPH LEWIS

Nous ne savons pas si Joseph Lewis était libre ou réduit en esclavage quand il est né au New Hampshire, vers 1772. Vers l'âge de 20 ans, il s'est joint à une entreprise de commerce des fourrures de Montréal, probablement la Compagnie du Nord-Ouest, mais il est passé à la Compagnie de la Baie d'Hudson quelques années plus tard. Il était réputé pour être un excellent payeur qui a aidé à cartographier différentes expéditions dans la Colombie-Britannique et les Territoires du Nord-Ouest d'aujourd'hui. Il a vécu de 1799 à 1820 environ dans ce qui est maintenant l'Alberta, où il a épousé une Autochtone en 1806. En 1810, il a voyagé avec un homme appelé Joseph Howse, le premier employé de la CBH à traverser les Rocheuses. Leur groupe a cartographié une immense partie de ce qui est devenu l'Alberta et la Colombie-Britannique.



Cette peinture de l'artiste américain Henry Byam Martin, réalisée en 1832, a pour titre *Un pilote descendant les rapides du Saint-Laurent*.

Glasgow Crawford a travaillé vers 1820 comme cuisinier au Fort Chipewyan, dans le nord de l'Alberta. Il parlait le français, l'anglais et l'iroquois. Son patron racontait dans son journal que cet homme noir était parfois ennuyé quand les jeunes du coin – Métis et Autochtones – venaient fouiner près de sa cuisine. Et eux, ils n'aimaient pas se faire disputer par lui parce que sa peau était plus sombre que la leur.





SIR JAMES DOUGLAS

Certains l'appelaient « Old Square Toes » parce qu'il était très minutieux et soucieux de son apparence. On le connaît aussi comme le père de la Colombie-Britannique, puisqu'il a représenté la Grande-Bretagne comme gouverneur sur la côte ouest du Canada actuel. James Douglas est né en 1803 en Guyane britannique, un pays d'Amérique du Sud, d'un père écossais et d'une mère désignée, selon les termes de l'époque, comme une « femme de couleur affranchie ». Il s'est lancé dans le commerce des fourrures avec la Compagnie du Nord-Ouest à 16 ans, et il est devenu employé de la CBH quand les deux compagnies ont fusionné cinq ans plus tard. À 18 ans, il était déjà responsable de son propre poste de traite. Son intelligence et son ardeur au travail l'ont aidé à gravir les échelons de l'entreprise, même si son caractère bouillant a parfois nui à sa carrière. En 1828, il a épousé

Amelia Connolly, une femme à moitié autochtone. En 1849, la CBH lui a confié la responsabilité de toute l'île de Vancouver et, quelques années plus tard, la Grande-Bretagne l'a nommé gouverneur. Douglas s'est vite rendu compte que le gouvernement britannique n'était pas vraiment intéressé à protéger la région. Il a alors construit des forts et implanté des colonies pour tenir les Américains à distance. Il traitait les Autochtones mieux que la plupart des hommes politiques de l'époque et s'est battu contre l'esclavage, qu'il détestait. Certains le trouvaient froid et prétentieux, mais il a toujours cherché à parfaire son éducation et n'a jamais manqué une journée de travail. La reine Victoria l'a fait chevalier. On trouve en Colombie-Britannique de nombreux endroits qui portent son nom, dont le pic Douglas, le canal Douglas, le collège Douglas et l'école élémentaire Sir James Douglas.





Georges (à gauche) et
Étienne Bonga (à droite).

PIERRE, GEORGES ET ÉTIENNE BONGA

Pierre Bonga, le fils d'un couple d'esclaves établi dans le nord du Michigan, travaillait comme interprète pour la Compagnie du Nord-Ouest dans la région de la rivière Rouge (Manitoba). Il a épousé une Ojibwé dont nous ignorons le nom et, en 1819, il était devenu un commerçant de fourrures bien connu. Son fils Georges est né vers 1802 au Minnesota et il est allé à l'école à Montréal. Comme il parlait l'anglais, le français et l'ojibwé, l'American Fur Company l'a embauché comme interprète et comme commerçant de fourrures dans les années 1820. Quand la compagnie a fermé, en 1842, Georges a continué à faire la traite des fourrures avec sa femme ojibwé. Il était connu pour sa grande taille, sa force, sa richesse et ses manières de gentleman. Son frère plus jeune, Étienne, a aussi travaillé comme commis pour l'AFC et a fait le commerce des fourrures en Ontario entre 1827 et 1833. Il passait beaucoup de temps dehors, à pagayer sur les voies navigables utilisées par les coureurs des bois. Et deux autres de leurs frères travaillaient aussi dans le même domaine.



À LA UNE!

Pendant plus de 150 ans, des journaux et des magazines ont aidé les Noirs à rester en contact avec le monde et les autres membres de leur communauté.

THE PROVINCIAL FREEMAN

Mary Ann Shadd a été la première femme – et la première Noire – à diriger un journal en Amérique du Nord. Elle l'a lancé dans la région de Windsor (Ont.) en 1854, avant de le déplacer à Toronto, puis à Chatham. *The Provincial Freeman* a été publié jusqu'en 1857. On y encourageait les Noirs réduits en esclavage à venir au Canada et on y présentait ceux qui avaient réussi leur vie.

VOICE OF THE FUGITIVE

Le premier journal noir au Canada a été publié de 1851 à 1853. On y encourageait aussi les fugitifs noirs à se réfugier au Canada, en les aidant à trouver des membres de leur famille et en fournissant de l'information sur les moyens de s'établir ici. (Un fugitif, c'est une personne qui s'enfuit ou qui se cache, souvent pour échapper à la police, ou encore à l'esclavage comme dans ce cas-ci.) Henry C. Bibb et sa femme Mary Bibb, une enseignante, publiaient le journal toutes les deux semaines dans ce qui est aujourd'hui Windsor (Ont.).

The Atlantic Advocate

Ce journal mensuel a desservi la communauté noire d'Halifax de 1915 à 1917. Il était publié par un groupe communautaire noir, l'Atlantic Association. Mowbray Fitzgerald Jemmott et Wilfred Adolphus De Costa en étaient les rédacteurs en chef. Comme le disait un de ses slogans, de distingués rédacteurs y apprenaient aux gens ce qu'ils devaient savoir.

Même s'il n'y a plus beaucoup de publications destinées particulièrement aux Canadiens noirs, il existe sur Internet une foule de sites, de magazines et de journaux qui s'adressent à eux. Tu pourras aussi trouver en ligne des versions numériques de certains des journaux anciens mentionnés dans cet article.

Peu après avoir lancé son journal en 1914, le jeune journaliste Joseph R.B. Whitney a commencé à s'en servir pour inciter l'armée canadienne à former une unité de soldats noirs qui iraient participer à la Première Guerre mondiale. Au début, personne ne voulait des soldats noirs qu'il encourageait à s'enrôler, mais lorsque la guerre a commencé à s'éterniser et qu'il a fallu plus de soldats, le gouvernement a accepté son idée. Le 2^e Bataillon de construction, souvent appelé « Bataillon noir », a alors été formé. Ses membres accomplissaient différentes tâches, par exemple transporter des soldats blessés, creuser des tranchées, désamorcer des explosifs, et construire des routes et des ponts.

The Dawn Of Tomorrow

James F. Jenkins a lancé ce magazine d'information chez lui, à London (Ont.), en juillet 1923. « Premièrement, écrivait-il, notre communauté n'a pas de journal au Canada, deuxièmement, la circulation des journaux des Américains de couleur est très réduite dans notre pays et, troisièmement, on retrouve dans les publications américaines très peu de nouvelles sur nos gens d'ici. » Il avait choisi un nom positif et rédigeait des articles sur les réalisations des Canadiens de race noire et les façons de collaborer avec les Noirs des États-Unis.

SHARE

Ce journal hebdomadaire pour les Noirs de Toronto existe depuis près de 40 ans. Comme beaucoup des journaux du même genre qui l'ont précédé, il présente les bonnes nouvelles, les événements locaux et les réalisations dont les plus gros journaux parlent peu. Son éditeur, Arnold A. Auguste, originaire de Trinité-et-Tobago, l'a lancé en 1978 après son arrivée au Canada.

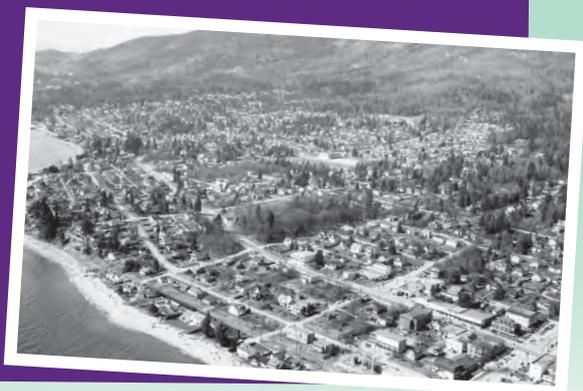
The Clarion

Carrie Best a fondé cette publication à New Glasgow (N.-É.) en 1946. Au départ, ce n'était qu'une seule feuille de papier... puis c'est devenu un vrai journal, publié jusqu'en 1956. C'est Carrie Best qui a attiré l'attention sur l'histoire de Viola Desmond, la femme d'Halifax qui avait été arrêtée pour s'être assise dans une partie d'un cinéma réservée aux Blancs. En fait, Carrie Best avait vécu la même chose avec son fils quelques années auparavant.

NON, PAS VOUS !

Aujourd'hui, la plupart des villes canadiennes offrent un mélange plutôt pacifique de citoyens de races et d'origines différentes. Mais au cours de notre histoire, les gouvernements et les propriétaires d'immeubles ont souvent trouvé des moyens pour garder les personnes de race noire et d'autres races hors de leur communauté, considérée comme étant réservée aux Blancs.

À Vancouver, des propriétaires précisaient très souvent à qui ils ne voulaient pas vendre leur maison. Dans le quartier riche appelé « British Properties », beaucoup de documents juridiques indiquaient clairement que des gens de race ou d'origine africaine ou asiatique n'avaient pas le droit d'acheter des maisons. Même les Africains et les Asiatiques nés au Canada n'y étaient pas autorisés.



POURQUOI CERTAINES PERSONNES REFUSAIENT-ELLES QUE DES GENS DE RACE DIFFÉRENTE VIVENT PRÈS DE CHEZ EUX ?



James Croxen et sa famille, près de Five Mile Plains (N.-É.), en 1912

EN 1911, L'EDMONTON JOURNAL A PUBLIÉ UN ARTICLE DONT LE TITRE INDIQUAIT QUE PERSONNE NE VOULAIT DE COINS « NOIRS » [DARK SPOTS] EN ALBERTA.

WE WANT NO DARK SPOTS IN ALBERTA

Immigration.
 "Like the province of British Columbia being called 'Yellow British Columbia,' our own province might be called 'Black Alberta,' and therefore I think the time has come when immigration should be made a subject of personal control. We have our personal rights, but we want not only those that we have got, but also personal rights as to who we want living alongside of us, and who we do not. There are three classes of people who come to the country. The first class come and intermarry with us, and of course these are the kind which we want, and in fact, we will cry out and do not engage in as much activity for them. The second class merely come as the first class. We cannot say anything against this class, and are glad to have them here, but we do not receive them with as much enthusiasm as the others. Then the third class, and here I can refer to Alberta being called 'Black Alberta.' We do not want to have this name attached to us, nor do we want to have the province black in spots. I can only see one way out of this difficulty, and this is to put the present government out of power and being in one who will listen to our pleas. The present government is useless. Anyway, if we had personal rights in this respect I do not think the province would stand for an invasion of it."

Flickr Commons, Istockphoto

Les Noirs choisissaient souvent de vivre ensemble dans le même quartier. À Montréal, dans les années 1890, la plupart des Noirs habitaient le quartier de la Petite-Bourgogne dans l'ouest de la ville, près des voies ferrées, parce que beaucoup d'hommes travaillaient comme porteurs à bord des trains. Cette proximité créait un rassurant sentiment de communauté, de sécurité, de soutien et d'acceptation.



Un groupe de femmes au centre-ville de Toronto, en 1912

POURQUOI UNE MUNICIPALITÉ DÉCIDERAIT-ELLE DE DÉTRUIRE UN QUARTIER OÙ VIVENT SURTOUT DES GENS PAUVRES ET DE RACES DIFFÉRENTES ?

Même quand les Noirs étaient autorisés à vivre quelque part, c'était souvent parce que la terre n'y était pas bonne, ou parce que les maisons et les appartements n'étaient pas en bon état. Comme la communauté noire d'Africville était située près d'Halifax, la municipalité y avait installé un dépotoir et un centre pour les gens atteints de maladies infectieuses, plutôt que sur son propre territoire. Et elle ne fournissait même pas aux habitants du secteur de l'eau potable, un réseau d'égout ou un service d'incendie. Africville a été démolie dans les années 1960, même si très peu de ses habitants avaient voté pour s'en aller. À Toronto, un secteur du centre-ville appelé «The Ward», dont bon nombre des premiers occupants étaient des Noirs, a accueilli de nombreux nouveaux venus à partir du milieu du 19^e siècle. Beaucoup de gens y étaient pauvres, et beaucoup étaient malades parce qu'ils vivaient les uns sur les autres. Ce secteur a fini lui aussi par être démolie pour faire place à des immeubles, dont l'hôtel de ville.

COMMENT TE SENTIRAIS-TU SI TA FAMILLE ET TOI APPRENIEZ QUE VOUS NE POUVEZ PAS VIVRE QUELQUE PART À CAUSE DE LA COULEUR DE VOTRE PEAU ?



BON REPAS, BON EMPLOI

Illustrations : Brendan Hong • Texte : Allyson Gulliver

EDMONTON, 1951

Carol avait mal aux pieds. Elle ne savait plus depuis combien de temps elle marchait. Mais la douleur qui lui serrait le cœur était presque aussi terrible. Quand elle avait quitté la ferme pour venir en ville, elle n'avait jamais imaginé que personne ne voudrait l'embaucher. Elle avait essayé dans des magasins, des bureaux – rien.

Mais... Juste là, dans la vitrine du fleuriste, une affiche disait qu'on cherchait quelqu'un. La chance allait peut-être tourner ! Comme elle s'appêtait à ouvrir la porte, un visage apparut dans la fenêtre, et deux yeux la fixèrent un long moment. Puis une main retira brusquement l'affiche. Un visage blanc. Une main blanche.

Le fleuriste cherchait quelqu'un... mais pas elle. Carol regarda son reflet dans la vitrine, bien consciente de la raison pour laquelle l'affiche avait disparu, même si elle ne voulait pas l'admettre. Elle vit son visage de jeune femme de 22 ans, bien habillée, sans un cheveu qui dépassait de son chapeau bien sage. Une jeune femme à la peau sombre et aux grands yeux bruns. Des yeux qui se rempliraient de larmes d'une minute à l'autre.

Puis, un autre visage sombre apparut derrière elle dans la vitrine, celui-là accompagné d'un grand sourire chaleureux.

– Ne te laisse pas abattre, ma belle. Tout va bien aller, tu vas voir, même si ça n'en a pas l'air pour le moment.

Carol avait rencontré tellement de gens déplaisants pendant sa journée que cette simple marque de gentillesse suffit à faire jaillir ses larmes.

– Je veux travailler, tout simplement, mais personne ne veut de moi. Je sais taper à la machine, je connais la sténo et j'ai beaucoup d'entregent, mais tout ce que les gens voient, c'est la couleur de ma peau.

La dame la serra dans ses bras.

– Je suis tellement fatiguée, soupira Carol en pleurant sur son épaule.

– Et tu as faim, je suppose, dit la dame avec un sourire. Viens. Je m'appelle Hattie, et tu vas venir avec moi. Tu penses que ces pieds-là peuvent encore faire quelques pas ?

Carol n'en était pas certaine, mais en marchant et en bavardant avec la



dame, elle oublia tout le reste. Après quelques minutes, Hattie s'arrêta devant un restaurant.

– C'est ici. Le meilleur poulet frit d'Edmonton. En fait, le meilleur du Canada !

Carol hésitait à entrer. Elle se rappelait tous les restaurants qui refusaient de servir des Noirs. Mais Hattie ouvrit la porte toute grande pour révéler un petit restaurant confortable où presque toutes les tables étaient occupées par des clients – des clients noirs.

– Bien sûr qu'on va te servir !

Carol ne bougeait toujours pas, gênée.

– Je... Je n'ai pas d'argent. J'ai dépensé mes derniers dollars pour une chambre où dormir hier soir.

Le sourire de Hattie fit place à la stupeur.

– Tu veux dire que tu n'as pas mangé de la journée ? Entre tout de suite, jeune fille.

Elle ramassa un tablier, tapa sur un siège pour inviter Carol à s'asseoir et se dirigea derrière le comptoir.

– Je te sers le spécial : du poulet frit et des beignets au maïs. Et tu fais mieux de tout manger !

Carol regarda le menu.

– Mais attendez... Hattie's Harlem Chicken Inn . . . C'est chez vous, ici ?

– Bien sûr que oui, répondit Hattie en souriant de plus belle. Mais à partir de demain, ce sera aussi chez toi. J'ai grand besoin d'une autre serveuse.

En parcourant le restaurant des yeux, Carol eut un doute. Il y avait déjà plusieurs femmes qui s'affairaient à servir les clients, à nettoyer les tables et à préparer du café.

– On dirait bien que vous avez déjà beaucoup d'aide, dit-elle d'une voix timide.

– Il y a toujours de la place pour une personne de plus, dit Hattie. On doit s'entraider dans la vie, tu ne penses pas ?

– Bien sûr ! dit Carol. Mais un repas gratuit et un emploi... Pourquoi êtes-vous si gentille ?

– C'est très simple, en fait, répondit Hattie d'un air sérieux. Il y a sept ans, j'étais exactement comme toi. Je venais de me séparer de mon mari, et je devais m'occuper de mon petit frère et de ma petite sœur, en plus de mon bébé. Je n'ai pas pu trouver de travail à Edmonton, pour la même raison que toi. Si on voulait manger, je devais trouver un moyen de faire de l'argent. Et la seule façon d'y arriver, pour une Noire comme moi, c'était d'ouvrir mon propre commerce. C'est ce que j'ai fait.

Une des serveuses – Darlene, d'après l'insigne épinglé sur son uniforme – déposa une assiette devant Carol avant de passer un bras autour de ses épaules.

– Dis donc, est-ce que tu joues à la balle molle ? Parce que tu serais sûrement utile dans notre équipe, dit-elle en levant les yeux au ciel. Hattie

nous commandite, alors on s'appelle les Harlem Chicks.

Elle pointa le doigt vers la cuisine, où Hattie avait ouvert la porte arrière et tendait un sac de papier à un homme qui semblait très gêné.

– Hattie a le plus grand cœur au monde. Personne ne part d'ici affamé – qu'on soit capable de payer ou pas.

Au même moment, un groupe d'hommes en costumes identiques et cheveux bien cirés entra en riant et en blaguant avec les autres clients.

– On dirait bien qu'ils vont prendre une bouchée avant leur spectacle, dit Darlene en prenant la cafetière. Je te reparle plus tard. On ne peut pas laisser un musicien de jazz attendre sa pitance !

Carol regarda autour d'elle, ébahie de voir tous ces visages noirs amicaux. Puis elle se rappela combien elle avait faim. Elle prit une bouchée de poulet, les yeux brillants de plaisir. Son voyage à Edmonton serait un succès, finalement.

De nos jours, à une époque où la discrimination est interdite par la loi et où il est possible de trouver des restaurants de toutes sortes même dans les petites villes, il est difficile d'imaginer que les choses ont déjà été différentes, peut-être même quand tes grands-parents étaient jeunes. Dans les années 1940, il était à peu près impossible de trouver un bon emploi un peu partout au Canada quand on avait la peau noire. Les seules possibilités pour les femmes étaient des emplois de domestiques ou de cuisinières, et les hommes travaillaient



presque uniquement pour les chemins de fer. Sinon, comme Hattie Melton, il fallait lancer sa propre entreprise. Pendant 25 ans, à partir de 1944, Hattie a servi des repas délicieux dans son petit restaurant d'Edmonton. Elle nourrissait tous les gens qui avaient faim, même s'ils ne pouvaient pas payer. Elle a embauché de nombreuses jeunes femmes et des jeunes hommes qui n'arrivaient pas à trouver du travail. Des musiciens de jazz comme Big Miller et la chanteuse Pearl Bailey mangeaient dans son restaurant, qui était un important lieu de rencontre pour la communauté noire de la ville.

LES HOMMES DU CHEMIN DE FER

ILLUSTRATIONS D'ALEX DIOCHON











LES PORTEURS FERROVIAIRES ET LEURS SYNDICATS

ENTRE LA FIN DES ANNÉES 1900 ET LES ANNÉES 1950, LE TRAVAIL DE PORTEUR DANS LES VOITURES-LITS DES TRAINS ÉTAIT À PEU PRÈS LE SEUL EMPLOI RAISONNABLEMENT BIEN PAYÉ QU'UN HOMME NOIR POUVAIT OBTENIR AU CANADA. BEAUCOUP DE PORTEURS ÉTAIENT DES HOMMES INSTRUITS QUI AVAIENT CHOISI CE MÉTIER FAUTE DE MIEUX. COMME ILS AVAIENT UN EMPLOI STABLE, ILS ÉTAIENT ADMIRÉS ET RESPECTÉS DANS LEUR COMMUNAUTÉ. MAIS LES PORTEURS DEVAIENT ENDURER LES PASSAGERS RACISTES, LA DISCRIMINATION RACIALE DES COMPAGNIES DE CHEMIN DE FER, LES LONGUES HEURES DE TRAVAIL ET LES SALAIRES PEU ÉLEVÉS. ILS POUVAIENT ÊTRE RENVOYÉS SI QUELQU'UN SE PLAIGNAIT D'EUX ET ILS N'ÉTAIENT JAMAIS PROMUS À D'AUTRES POSTES, COMME CELUI DE CHEF DE TRAIN. EN 1945, APRÈS BIEN DES ANNÉES DE TRAVAIL DISCRET, LA FRATERNITÉ DES PORTEURS DE WAGONS-LITS A ÉTÉ FONDÉE AU CANADA POUR LES AIDER À AMÉLIORER LEURS CONDITIONS DE TRAVAIL. LES PORTEURS NOIRS ONT DÛ CRÉER LEUR PROPRE SYNDICAT PARCE QU'ILS N'ÉTAIENT PAS LES BIENVENUS DANS LES SYNDICATS DES BLANCS. LA FRATERNITÉ A ÉTÉ LE PREMIER SYNDICAT FORMÉ UNIQUEMENT DE TRAVAILLEURS NOIRS À SIGNER UNE ENTENTE AVEC UN EMPLOYEUR CANADIEN. LE PERSONNAGE DE STANLEY, DANS NOTRE HISTOIRE, EST INSPIRÉ DE STANLEY GRIZZLE, UN PORTEUR QUI A AIDÉ À FONDRE CE SYNDICAT. (IL A ÉCRIT UN LIVRE SUR SON EXPÉRIENCE, INTITULÉ *MY NAME'S NOT GEORGE*) EN 1953, UN PORTEUR APPELÉ GEORGE GARRAWAY EST DEVENU LE PREMIER CHEF DE TRAIN NOIR AU PAYS. UNE PLAQUE HONORANT LES PORTEURS NOIRS A ÉTÉ INSTALLÉE À MONTRÉAL, DANS L'ANCIENNE GARE WINDSOR, ET UNE AUTRE A ÉTÉ INAUGURÉE EN NOVEMBRE 2017 DANS LE PARC ROUNDHOUSE DE TORONTO POUR SOULIGNER LA CRÉATION DE LEUR SYNDICAT.

À voir!

Quelques endroits
qui te feront connaître
l'histoire des Noirs
au Canada.

Birchtown »

Cet endroit situé tout près d'Halifax célèbre l'histoire des Loyalistes noirs qui sont arrivés dans la région à la fin du 18^e siècle. Tu peux y voir un monument historique, un parc, une église et un musée aménagé dans une ancienne école. Il y a aussi une maison à demi enterrée comme celles que construisaient parfois les colons noirs en attendant les terres promises... Ils creusaient dans le sol pour créer une pièce qu'ils couvraient ensuite de branches pour faire un toit.



« Musée de la liberté d'Amherstburg

Ce musée situé près de Windsor (Ont.) inclut le premier lieu historique national consacré aux Noirs, l'église épiscopale méthodiste africaine Nazrey. Cette église, construite en 1848, était souvent un des premiers endroits où s'arrêtaient les gens qui avaient fui l'esclavage et qui avaient traversé la rivière Detroit pour trouver la liberté au Canada. Le musée comprend aussi une cabane en bois rond de 1880, comme celles dans lesquelles habitaient souvent les nouveaux venus.

La cabane de John Ware »

Visite la cabane que ce célèbre cow-boy a construite pour sa famille à l'endroit appelé aujourd'hui Ware Creek, dans le parc provincial Dinosaur. Tu peux aussi apprendre des choses sur John Ware en visitant le Lieu historique national du ranch Bar-U, un des nombreux endroits où il a travaillé en Alberta.





« Site historique de la Case de l'oncle Tom »

Josiah Henson n'a pas seulement fondé la colonie de Dawn pour les Noirs venus chercher la liberté dans le sud de l'Ontario. On croit aussi que c'est lui qui a inspiré l'auteure Harriet Beecher Stowe pour écrire son livre contre l'esclavage, *La Case de l'oncle Tom*. Sur ce site situé près de Dresden (Ont.), tu pourras en apprendre plus en visitant sa maison et l'église où il prêchait.

Le cimetière noir de Willow Grove »

Ce cimetière aménagé près de Saint John (N.-B.) est consacré aux Noirs qui sont arrivés dans la région entourant Willow Grove à partir de la fin des années 1780. On y trouve aussi une réplique de l'église dans laquelle se rassemblait la communauté noire.



« Le Musée Buxton »

Ce musée situé près de Chatham (Ont.) raconte l'histoire et les réalisations des gens libres qui ont vécu dans cette colonie planifiée. Sa nouvelle exposition permanente porte sur le voyage des Africains qui ont traversé l'océan Atlantique jusqu'au Nouveau Monde après avoir été capturés comme esclaves. Tu peux aussi y visiter la seule école encore existante qui a été construite par et pour des gens qui ont échappé à l'esclavage, et sonner toi-même la cloche de la liberté.

La maison Gordon »

Cette maison consacrée à l'histoire des Noirs fait partie du Village historique de Kings Landing, près de Fredericton (N.-B.). Elle recrée l'habitation dans laquelle le colon noir James Gordon et sa famille ont vécu au début des années 1800. Une maison à demi enterrée devrait aussi être construite bientôt dans le village.



**Pas besoin de sortir de chez toi
pour visiter le Musée de l'héritage
afro-canadien de la Saskatchewan.
Il est en ligne !**

POUR LES ENFANTS DE **Kayak**

CONCOURS L'HISTOIRE ILLUSTRÉE

PARTICIPE AU NOUVEAU CONCOURS DE KAYAK...
TU POURRAIS GAGNER UN REEE DE 1 000 \$ ET UN VOYAGE
POUR DEUX À OTTAWA, EN PLUS DE VOIR
TON HISTOIRE PUBLIÉE PAR KAYAK :
NAVIGUE DANS L'HISTOIRE DU CANADA !



HISTOIRECANADA.CA/PRIKKAYAK

COMMANDITÉ PAR:



KayakMag.ca

Rédactrice en chef Nancy Payne

Rédactrice invitée Natasha Henry

Directeur artistique James Gillespie

Graphiste Leigh McKenzie

Rédactrice du site Web Tanja Hütter

Directeur des programmes Joel Ralph

**Gestionnaire, programmes de sensibilisation
et d'éducation** Jean-Philippe Proulx

Coordonnatrice de l'engagement communautaire
Joanna Dawson

Conseillers en histoire Catherine Carstairs, Michèle Dagenais

Représentant publicitaire Jillian Thorp-Shepherd
jthorp-shepherd@canadashistory.ca

Coordonnatrice de la mobilisation en ligne Jessica Knapp

Assistante en ligne Alison Nagy

Graphiste associée Charlene McIvor

HISTOIRE HistoireCanada.ca
CANADA

Présidente et CEO Janet Walker

Éditrice Melony Ward

Directrice du marketing Danielle Chartier

Directrice, Finances et Administration Patricia Gerow

Associée aux dons majeurs Louise Humeniuk

Éditrice émérite Deborah Morrison

Kayak: Canada's History Magazine for Kids est publié
en anglais 4 fois l'an par Histoire Canada

Bryce Hall, rez-de-chaussée
515, av. Portage, Winnipeg, MB R3B 2E9
Téléphone : 204 988-9300
Télécopieur : 204 988-9309
Courriel : info@KayakMag.ca
Site web : KayakMag.ca

Copyright © 2018 Histoire Canada
Tous droits réservés. Toute reproduction sans l'autorisation
de l'éditeur est interdite.

Service aux abonnés
Kayak Magazine
C.P. 118, succ. Main, Markham, ON L3P 3J5
Téléphone : 1 888 816-0997
Télécopieur : 905 946-1679
Courriel : members@KayakMag.ca

Abonnement 2 ans, 8 numéros (magazine en langue
anglaise) : Canada : 29,00 \$ + taxes

Édition française :
Coordination Hélène Veilleux
Traduction Marie-Josée Brière
Révision Hélène Veilleux, Céline Lapointe
Montage Patricia Gagnon

Financé par le
gouvernement
du Canada

Funded by the
Government of
Canada

Canada

LA BAIE D'HUDSON

SOUTENONS NOS ATHLÈTES

15\$ MITAINES ROUGES 2018

La vente de mitaines rouges de La Baie d'Hudson a permis de recueillir plus de 30 millions de dollars pour soutenir les athlètes olympiques canadiens. Pour chaque paire de mitaines vendue au prix de 15\$, 3,90\$ seront remis à la Fondation olympique canadienne.

EN EXCLUSIVITÉ



LABAIE.COM/OLYMPIQUE